Dr Héliodore ŚWIĘCICKI

L'ESTHETIQUE DANS LA MÉDECINE

Conférence lue au XIe Congrès des Médecins et Naturalistes Polonais (Cracovie 1912)

Traduit du polonais et précédé d'une Introduction du

D V. BUGIEL

PARIS
AGENCE POLONAISE DE PRESSE
45, Rue de Rennes, 45
1912

L'Esthétique dans la Médecine

Dr Héliodore ŚWIĘCICKI

L'ESTHÉTIQUE
DANS
LA MÉDECINE

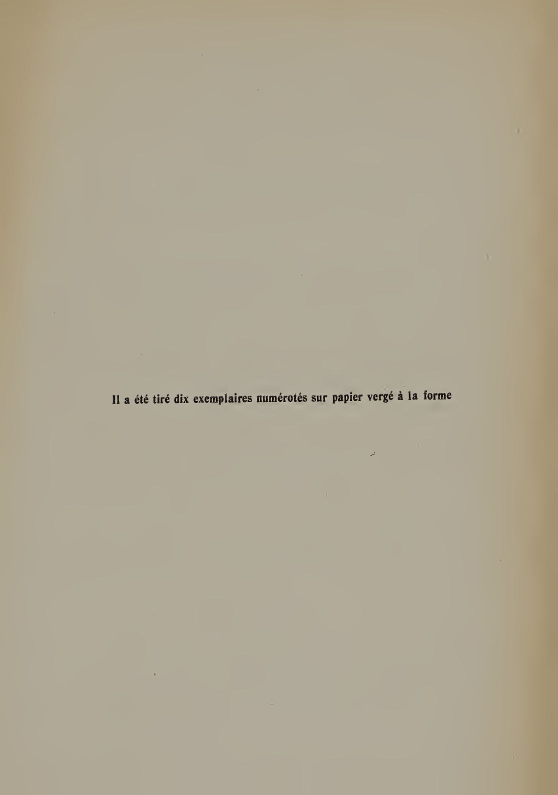
Conférence lue au XIe Congrès des Médecins et Naturalistes Polonais (Cracovie 1912)

Traduit du polonais et précédé d'une Introduction du

Dr V. BUGIEL

PARIS
AGENCE POLONAISE DE PRESSE
45, Rue de Rennes, 45

1912



Il a été tiré dix exemplaires numérotés sur papier vergé à la forme

INTRODUCTION

1. Pourquoi aimons-nous la France? La consanguinité franco-polonaise.— 2. La science polonaise.— 3. Quelques mots sur l'auteur et le livre présenté.

I

Depuis quelque temps on commence de nouveau en France à s'intéresser à la Pologne. Un grand nombre d'articles de journaux, les livres de MM. Marius-Ary Leblond (1), Gabriel Dauchot (2), Victor Nicaise (3), J. de Virgans (4), Mmes Marie-Anne de Bovet (5), Reval (6), Jean Bertheroy (7) en témoignent. Les jeunes historiens, A. Skalkowski (8), Sokolnicki (9), Handelsmann (10) publient des travaux qui jettent une vive lumière sur certaines pages de l'histoire des relations de la France et de la Pologne. Et les traductions des écrivains polonais se multiplient. Henri Sienkiewicz, dont le roman néronien *Quo Vadis* a parcouru triomphalement le monde entier est aussi connu en France qu'en Pologne. Un point très intéressant à relever : ce sont ses romans qui en France ont remis de nouveau en bonne grâce le roman historique. C'est depuis ses succès que Jean Lombard est lu dans sa patrie — trente ans après sa mort.....

En dehors de Sienkiewicz on a traduit des œuvres du

(1) M. A.-Leblond: La Pologne vivante. Paris 1910.
(2) G. Dauchot : Immortelle Pologne. Paris 1909.
(3) Dr V. Nicaise : Allemands et Polonais. Paris 1912.
(4) J. de Virgans : Par le Knout. Paris 1908.
(5) Marie-Anne Bovet : Cracovie. Paris 1911.
(6) Mme Reval : Une bachelière en Pologne. Paris 1911.
(7) J. Bertheroy : Les deux Puissances. Paris 1911.
(8) A. Skałkowski : Les Polonais en Egypte. Paris 1909.
(9) Sokolnicki : Les origines de l'émigration polonaise. Paris 1910.
(10) M. Handelsmann : Napoléon et la Pologne. Paris 1909.

grand romancier polonais Kraszewski (1) et celles des écrivains modernes comme Boleslas Prus (2), Mme Orzeszko (3), Ladislas Reymont (4), Sieroszewski (5), Weyssenhoff (6). D'autres traductions des œuvres modernes et anciennes de la Pologne se préparent.

Tous ces faits remplissent de joie le cœur polonais. Bien que désillusionnée à plus d'un égard, la Pologne conserve dans son for intérieur un vif intérêt pour son alliée d'antan. Les Français sont restés toujours pour elle ce qu'étaient pour la malheureuse épouse de la Barbe Bleue ses deux frères « l'un dragon et l'autre mousquetaire. » Plus d'une fois demandait-elle à ceux qui la représentèrent auprès de la grande Semeuse d'idées : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Et invariablement la réponse était : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. » Notre insurrection de 1830 et celle de 1863 sombrèrent parce que la France n'a pas voulu accorder à ceux qui ont pris pour elle Sommo-Sierra et qui ont sauvé ses armées à Hohenlinden les mêmes égards qu'elle a accordé si généreusement (et pour cueillir l'ingratitude) à l'Italie de Charles Albert et de Victor Emmanuel.

Mais le compagnonnage d'armes n'est pas la seule attache qui existe entre les Polonais et les Français. De véritables liens de consanguinité nous unissent.

En effet, depuis que Henri III fut élu, en 1573, roi de Pologne, de nombreux Français immigrèrent en Pologne. Certes, ce n'est pas le court règne du fils de Catherine de Médicis qui en fut la cause. Mais bientôt après, nous

---

(1) J. J. Kraszewski : Oulana, trad. L. Mickiewicz ; Sur la Sprée, trad. Hulewicz (Hachette).

(2) B. Prus : Anielka (Perrin).

(3) E. Orzeszko : Idylles brisées, trad. Mlle de Zabiello. Paris 1903. (Dujarric).

(4) L. S. Reymont : L'apostolat du Knout, trad. Paul Cazin. Paris 1912 (Perrin).

(5) Sieroszewski : A la lisière des forêts, trad. M. Rakowska (*Plume*). Yang Hun Tsy, trad. Kozakiewicz. Paris 1904 (Dujarric).

(6) J. Weyssenhoff : Vie et opinions de Podfilipski, trad. P. Cazin. Paris 1911 (Plon).

eumes plusieurs reines d'origine française (Louise-Marie-Gonzague de Nevers, femme de Vladislav IV et de Jean Casimir; Marie d'Arquien, femme de Jean III Sobieski) et nos rois qui firent presque tous un séjour en France (Jean Casimir y passa quelques années de sa jeunesse; il mourut abbé de Saint-Germain de Prés; le dernier roi Stanislas Auguste resta de longs mois à Paris) amenèrent avec eux ou invitèrent dans leur pays hospitalier plus d'un Français. L'auteur de cette introduction prépare un travail sur les médecins français en Pologne avant le XIXe siècle; il en appert qu'un nombre considérable de ceux-ci firent leur carrière dans l'auguste République.

Au commencement du XVIIIe siècle la révocation de l'édit de Nantes fit venir les huguenots français; la Pologne leur octroya la plus large liberté religieuse. Finalement à la Révolution, combien de Français ont cherché leur refuge en Pologne! C'est en Pologne que restèrent longtemps le prince de Condé et le futur roi Louis XVIII et avec eux de véritables nuées d'émigrés.

Il en résulta une infiltration prononcée de l'élément français dans le sang polonais. Qu'on prenne la liste de familles polonaises actuelles : on y trouvera des Lafontaine, Bisier, Longchamps, Chevalier, Rossignol (l'auteur de ces lignes connait au moins un représentant de chacune de ces familles), Sarré, Denisot, Beaupré, Jocqs, Ney, d'Abancourt, de Vaux.

Ces fils de la France devenaient sous peu des ardents patriotes polonais. Avec des caractères d'or est gravé dans l'histoire du martyrologe polonais le nom de Levitoux. Descendant d'une famille française établie en Pologne, il fut arrêté par la police de Nicolas Ier parce qu'il aimait sa patrie d'adoption. En butte aux persécutions, menacé de tortures, il arrosa dans le cachot de Wilno son lit de pétrole et se fit brûler vivant.

D'origine française fut une des premières hydrologistes de la Pologne et en général de l'Europe du XIXe siècle, Marie Colomb. D'origine française est un des meilleurs philologues polonais, Baudouin de Courtenay.

Français d'origine sont les Motty, famille polonaise très patriotique dont un des fils fut pendant de longues années président du Club des députés polonais à Berlin. Et puis le joyau le plus beau dans cet écrin qui nous est cher, le nom le plus brillant parmi tous : Frédéric Chopin. Son père, un Lorrain immigré en Pologne vers la fin du XVIIIe siècle s'enrôle dans les rangs de l'insurrection polonaise de 1794 et combat à côté du général Kościuszko. Marié avec une Polonaise il voit naître en 1809 à Żelazowa Wola près de Varsovie, son fils Frédéric. Polonais d'âme fut le grand musicien, Polonais par son éducation intellectuelle et musicale, voire même par le caractère de ses œuvres, mais Polonais et Français par son origine (1).

Par contre, depuis l'avènement de Stanislas Leszczyński (lisez Lechtchégnski et non Leczinski) un courant d'immigration polonaise en France s'établit. A la cour de Nancy, à l'école militaire de Lunéville venaient, du règne du roi Stanislas, de nombreux Polonais qui le plus souvent après un séjour de quelques années rentraient en Pologne. Un nombre cependant se fixa définitivement soit en Lorraine, soit en France. Leurs fils devinrent de bons Français tout en gardant dans les recoins de leur âme le souvenir de leur origine et l'amour de la patrie de leurs pères. Tel fut le cas du général Łazowski, dont le nom glorieux est inscrit à l'Arc de Triomphe. Né en Lorraine, il accompagna Napoléon en Egypte, y combat-

(1) En parlant de Chopin nous tenons à relever une erreur qui s'est glissée dans la presse française (où nous l'avons rencontrée à plusieurs reprises) et même dans les livres sérieux. En effet, dans le très intéressant volume « Souvenirs d'un médecin de Paris », du Dr Poumiès de la Siboutie (1789-1863) publié chez Plon en 1910, je trouve (p. 88) au passage concernant le peintre d'histoire Schopin une annotation due M. Joseph Dutrieux d'après laquelle ledit peintre fut « frère du compositeur Chopin qui modifia l'orthographe de son nom patronymique. » Or, Chopin a été fils unique; il n'eut que trois sœurs : Louise, Isabelle et Emilie. En outre l'orthographe de son nom ainsi que celui de son père Nicolas fut toujours Chopin. (M. Karasowski : Friedrich Chopin. Sein Leben, seine Werke und Briefe. Dresde 1877, t. I., p. 1 — 16).

tit en héros et contribua avec Zajączek (lisez Zayontchek) et Sułkowski, dont les noms resplendissent aussi sur l'Arc de Triomphe, à entretenir dans l'esprit de Napoléon les idées de sympathie pour la Pologne qui devaient aboutir finalement à la création du Grand Duché de Varsovie.

Nous connaissons plusieurs familles francaises portant des noms polonais et dont les ancêtres sont arrivés en France à l'époque du roi Stanislas. Parmi elles nous nommerons celle des Comar (1). Un des représentants de cette famille est le directeur de la maison des produits pharmaceutiques Comar (antérieurement Clin) généralement connue, un autre compte parmi les plus sympathiques médecins du quartier du parc Montsouris où il dirige une maison de santé. C'est à lui-même que je dois les détails se rapportant à son origine polonaise.

Puis vinrent les cataclysmes qui ébranlèrent de fond en comble la vie de la Pologne. Les trois partages, l'insurrection de Kościuszko (1794), les deux grandes insurrections de la Pologne russe (1830 et 1863), l'insurrection de la Pologne prussienne (1848), les nombreux mouvements de révolte n'arrivant pas à convulsionner le pays entier, mais provoquant toujours la vengeance terrible des bourreaux russes, prussiens et autrichiens, entraînèrent après eux une émigration en masse des éléments les plus ardents, les plus enthousiastes et les plus sympathiques. C'était l'élite de la nation polonaise qui faisait des tentatives désespérées pour secouer le joug, c'était la fleur de la nation qui se refusait à vivre dans l'air méphitique de l'oppression et de la tyrannie.

On discutait et on discute encore en Pologne sur la question, si ces insurrections avaient été bien utiles ? Ne valait-il pas mieux que notre nation se repliât sur elle-même, tel le dragon légendaire de la Chine qui porte sur son dos le globe terrestre et qui ne se redresse — provo-

---

(1) La transcription polonaise de cette famille très répandue en Pologne est Komar.

quant des tremblements de terre — que lorsque trop d'iniquité pullule sur ce globe. Mais ce dragon doit s'endormir la plupart du temps, s'il n'intervient que si rarement dans les affaires de ce monde... Et nous aussi, nous aurions pu nous endormir.

D'ailleurs nous avons vu, à l'exemple de la Finlande, si cela l'avait bien servi de se replier. De 1809 à 1863 on n'avait pas convoqué sa diète et actuellement, en pleine ère quasi-constitutionnelle de l'empire russe, tous les ans on coupe un muscle à chacune de ses ailes. Bientôt elle sera obligée de ramper par terre comme un orvet. Il convient mieux au caractère chevaleresque de la Pologne de ne pas baiser la botte qui l'écrase et de mordre la main qui la cingle de coups de cravache.

Le fait est qu'après chaque secousse patriotique un exode s'établissait en Pologne. Les émigrés se dirigeaient de tous les côtés. Mais la majorité choisissaient la France. La France leur semblait l'aire de l'aigle qui sauvegardait les droits humains. Campés à l'ombre de ses puissantes ailes, peu à peu ils s'acclimatèrent, ils épousèrent des charmantes filles françaises et fondèrent des familles. D'après Onésime Reclus, au recensement de 1866, il y avait en France 9,882 Polonais (1). Sous cette dénomination il faut comprendre les Polonais qui venaient d'arriver après l'insurrection de 1863 et qui n'étaient pas naturalisés. Les autres étaient compris déjà dans la catégorie des Français. Et nous serons plutôt au-dessous du chiffre réel en évaluant à 100,000 le nombre de Polonais qui depuis 1750 jusqu'à nos jours se fixèrent en France.

Cent mille personnes pour 150 ans, cela peut ne pas paraître beaucoup. Mais si l'on considère que ceux qui émigraient en France représentaient l'élite de la nation, que c'étaient presque tous des intellectuels, on appréciera davantage cet apport du sang polonais à l'organisme français.

Et comme les Français en Pologne, les Polonais en

(1) O. Reclus : La géographie. Paris 1872 p. 714.

France devinrent des fils dévoués de leur patrie d'adoption.

D'ailleurs en pouvait-il être autrement? Si leurs pères versaient si généreusement leur sang pour la France sur presque tous les champs de bataille de la République et du premier Empire (1), si un des leurs, le jeune Polonais Schaltzer, couvrit en 1799 de son propre corps Napoléon à Saint-Cloud et lui permit d'éviter le coup de poignard d'Arena, n'était-il pas de leur devoir de suivre le chemin glorieux des ancêtres? Aussi en Algérie, en Italie, en Crimée trouvons-nous des Polonais, soit comme combattants, soit comme médecins militaires. Je me permets de citer ici une courte notice nécrologique empruntée au *Bulletin officiel du Syndical des médecins de la Seine* du mois d'août 1911 :

« Nous avons eu à déplorer la mort du Dr de Federowicz, décédé à l'âge de 72 ans, et un de nos plus anciens syndiqués, médecin du bureau de bienfaisance du 9e arrondissement depuis 1876 jusqu'à 1892. Notre confrère fut toute sa vie un homme de bien et de devoir.

En 1879, à titre gracieux, lui avait été décerné pour services rendus, son titre de grande naturalisation.

« Né à Varsovie, il avait en effet servi la France sur le champ de bataille et mérité comme médecin aide-major, la médaille d'Italie pendant la campagne.

« Nous ne citerons pas les nombreuses distinctions honorifiques, si bien méritées par notre confrère qui, après avoir consacré sa vie à rendre des services autour de lui, est mort dans une situation modeste, mais entouré de l'estime et des sympathies de tous ceux qui l'ont connu.

« Le docteur Lamare représentait à ses obsèques les membres du Syndicat ».

En 1870 les Polonais en France prouvèrent une fois de plus que le sol français leur était aussi cher que celui de

---

(1) D'après la brillante conférence du lieutenant Bernardin lue en 1910 aux Invalides sous la présidence du général Niox, deux cent mille Polonais tombèrent pour la France.

leur patrie. Ne fut-ce pas un Polonais, Joseph Lipowski qui organisa cette merveilleuse défense de Châteaudun, citée comme modèle dans les livres militaires allemands. Ne fut-ce pas un Polonais, le général Hauke-Bosak qui mourut héroïquement pour la France dans les environs de Dijon ? Plus d'une centaine de volontaires polonais trouvèrent la mort dans la meurtrière bataille d'Orléans. Je me souviendrai toujours d'un peintre polonais, Théophile Leszczyński qui en qualité d'engagé volontaire avait pris part à la bataille de Sedan. Laissé pour mort sur le champ d'honneur il resta à la suite de ses blessures paralysé. Jamais il ne put obtenir une pension et il fallut qu'un nombre de ses compatriotes dont quelques-uns n'étaient pas plus riches que lui, se cotisât pour lui payer le retour en Pologne. Il est mort à Varsovie vénéré et respecté de tous.

Lors de la création de la médaille militaire de 1870, on a beaucoup parlé du roi Pierre de Serbie, du lord Kitchener, d'un général suédois qui ont combattu pour la France. C'étaient de glorieuses exceptions que nous saluons avec respect. Mais on n'a pas soufflé mot de ces Polonais qui ont combattu pour le pays français, qui sont morts pour lui, qui ont reçu des blessures et qui ont souffert avec les soldats français tout ce qu'on a pu souffrir dans cette Année terrible. Ils étaient cependant plus que trois et plus que trois cents. Ce silence venait-il de la mauvaise volonté ou de l'ignorance ? N'accusons que l'ignorance, mais combien elle est répréhensible !

A l'heure qu'il est, vit en France plus d'un fils de Pologne qui s'est montré aussi chevaleresque que le lord Kitchener et le roi Pierre !

Les Polonais qui sont devenus citoyens français se révélèrent aussi à d'autres égards dignes de leur nouvelle patrie. Un sillage brillant laissa après lui dans l'économie politique le Polonais Michel Wolowski, membre de l'Institut. Dans la médecine les travaux du gynécologiste Raciborski, mort vers 1870, sont cités encore aujourd'hui. Rien que dans l'important ouvrage de M. le professeur Albert Robin et de M. Paul Dalché, méde-

cin des hôpitaux (1) nous avons relevé le nom de Raciborski — 18 fois. Ce fut aussi un chirurgien polonais, le docteur Woyejkowski (l. Voïeïkovski) qui fit le premier en France, le 29 août 1834, à Quingey dans le Doubs, l'ovariotomie abdominale ou ablation du kyste de l'ovaire par laparotomie. Cette opération qui est actuellement la méthode de choix dans le traitement des kystes de l'ovaire fut exécutée pour la première fois en Amérique, en décembre 1809, par Marc Dowel de Kentucky. Malgré cela encore en 1850 Robert Lee la condamnait en Angleterre, comme un meurtre et l'Académie de médecine de Paris partageait en 1856 son avis.

Combien admirable fut le courage de Woyejkowski, lorsque nonobstant l'hostilité de l'opinion de l'Europe savante, il entreprit son opération. La chance le seconda : sa malade guérit parfaitement. Et une fois le premier signal de la lutte contre la routinc donné, d'autres chirurgiens se rangèrent du côté du chirurgien de Quingey. Les succès de Koeberlé, vers 1862, assurèrent la victoire au nouveau courant. « Depuis cette époque — dit Bouilly — cette opération a été pratiquée des milliers de fois et on peut presque dire qu'aucune opération n'est aussi fréquemment pratiquée. Avec la méthode antiseptique, les succès sont devenus la règle (2) ».

Passons maintenant aux vivants. Bien de noms généralement connus de fils d'émigrés polonais sont à citer. Dans le monde médical nous rencontrons parmi les sommités (en procédant par ordre alphabétique) : Joseph Babiński, auquel la neurologie doit tant, le professeur Kirmisson (le nom entier de l'éminent chirurgien et orthopédiste est Kirmisson-Mirkowski), les agrégés Okinczyc apparenté avec lc grand poète polonais Bohdan Zaleski, Pietkiewicz descendant d'un sénateur polonais, Potocki. A qui est inconnu le nom de Jean Dybowski, botaniste et explorateur dont l'expédition contre les

(1) A. Robin et P. Dalché : Traitement médical des maladies des femmes. Paris 1900.

(2) Bouilly : Manuel de pathologie externe, t. IV. Paris 1895 p. 459.

assassins de Paul Crampel fut prompte et rapide comme un coup de poignard ? C'est à lui et à M. Landrin que la thérapeutique doit l'introduction de l'ibogaïne, médicament d'un grand avenir. A côté du brillant auteur de la « Route du Tchad (1) » plaçons le gouverneur colonial Merwart, qui fit preuve de tant de dévouement lors de la catastrophe de Saint-Pierre, en Martinique. Son frère Paul, peintre distingué, a donné de beaux tableaux dont les sujets sont empruntés justement à la vie des colonies françaises.

D'origine polonaise est aussi M. Klobukowski, ambassadeur de France à Bruxelles.

L'école d'anthropologie de Paris compte parmi ses professeurs Sigismond Zaborowski. Deux hommes de valeur portaient déjà ce nom en Pologne : Timon Zaborowski, poète plein de talent, mort à la première moitié du XIX[e] siècle, et Julien Zaborowski publiciste scientifique, décédé prématurément en 1858 (2). Sigismond augmente le prestige de sa famille.

Viennent maintenant ces noms si répandus de T. de Wyzewa (Wyżewski) pour lequel aucune littérature étrangère n'a de secret ; du professeur de la Sorbonne Fortunat Strowski qui a su pénétrer avec un véritable génie l'âme française du XVII[e] siècle. Puis voici Zyromski, le professeur de la faculté de Toulouse, auteur d'ouvrages importants, Max Jasienski qui a écrit l'excellente histoire du sonnet en France, Albert Cim (Cimochowski) romancier et bibliographe, C. Stryjeński, historien et essayiste, Malinowski, historien de l'université de Cahors, G. Pawlowski, critique de théâtre et V. Gasztowtt, écrivain infatigable, qui depuis cinquante ans, travaille à faire connaître en France la littérature de ses ancêtres.

Nous avons insisté un peu longuement sur cette ques-

---

(1) Jean Dybowski : La route du Tchad. Paris 1893.

(2) Sa sympathique silhouette vient d'être retracée par M. le D[r] Stanislas Karwowski dans son volume Czasopisma wielkopolskie, 1796-1859. (*La Presse de la Pologne prussienne* de 1796 à 1859). Posen 1908, p. 80-81.

tion de la consanguinité franco-polonaise. Mais elle nous semble d'une importance capitale. Elle nous explique pourquoi le cœur polonais va toujours vers la France. Ce ne sont pas les raisons purement politiques qui agissent ici. Actuellement nous ne demandons aucune intervention. Mais nous aimons la France parce que dans les veines de plus d'un de nous coule le sang français, et parce que l'onde sanguine que lance le cœur des milliers de fils de la France vient de la Pologne. C'est la voix du sang qui parle en nous. Notre amour est pareil à cet amour mystique de la fleur du lotus envers le rayon lunaire. Une vieille légende égyptienne dit que cette fleur contenait en elle une émanation de l'astre lunaire et c'est pour cela que dans les nuits claires son calice bleu se tournait toujours vers la divinité céleste qui brille d'un éclat doux à l'horizon.

II

On a beau dépouiller notre nation de son faste — dit l'auteur de l'Esthétique en médecine — nous possédons quand même, nous Polonais autrichiens, russes et prussiens, un lien solide et *ce lien est la Science*.

Ce passage nous conduira vers le deuxième chapitre de notre introduction, chapitre qui concerne la science polonaise.

La Pologne est connue à l'étranger surtout par ses vicissitudes politiques. Certes, aucune nation contemporaine n'a eu des destinées plus tragiques, aucune n'a saigné de plaies plus larges ni plus cruelles. A voir ces holocaustes qu'elle brûlait sur les autels de l'amour de la liberté on avait pu supposer que toute sa force et toute sa vitalité suffisaient à peine pour alimenter les brasiers de la révolte.

Or, tout en levant haut l'étendard de ses luttes guerrières la Pologne du XIXe siècle s'est dépensée encore dans d'autres domaines. La littérature, les arts et les sciences attiraient aussi ses regards. Et c'est ainsi que son bilan intellectuel pour l'époque qui s'est écoulée de-

puis les trois partages a pu être fort présentable. Sa littérature ne le cède en richesse, ni en puissance à aucune de celle des plus grands pays de l'Europe. Son art évolue. Sa science, malgré les obstacles que les gouvernements copartageants dressaient et dressent devant elle, se développe incessamment.

D'ailleurs ce n'est pas depuis l'aube du XIXe siècle qu'existe la science polonaise. C'est un arbre plusieurs fois séculaire. Justement parce que longtemps avant les partages ses racines avaient pénétré dans le sol polonais, parce que ses branches avaient couvert déjà à ce moment une grande superficie de la Pologne de leur ombrage, nos ennemis n'ont pas pu réussir à l'ébrancher ni à l'ébranler. La Pologne contemporaine doit encore sa vitalité et sa force à la prévoyance de ses ancêtres. Et cependant on aime tant à les représenter comme légers...

La pépinière d'où sortaient des nichées toujours nouvelles de gens instruits était pour la Pologne l'université de Cracovie. Fondée en 1347 par le roi Casimir le Grand, par conséquent, une des plus âgées de l'Europe centrale, elle a su braver tous les orages politiques qui se sont déchaînés sur la Pologne et existe encore. C'est à un autre roi de Pologne, Jean Casimir que doit son origine la deuxième des universités polonaises existantes à l'heure actuelle, celle de Lwów (Lemberg). Cette année-ci, en 1912, elle va fêter son 250e anniversaire.

Deux autres universités encore furent érigées lors de l'existence de la République Polonaise : celles de Zamość et Wilno. La première eut pour fondateur un des plus grands hommes de la Pologne, le chancelier Jean Zamoyski. Elle sombra dans la tourmente qui se déchaîna sur la Pologne au XVIIe siècle. La deuxième prit un remarquable essor au commencement du XIXe siècle : de son sein sortit le plus grand poète polonais, ensuite professeur au Collège de France et collègue de Michelet et Quinet : Adam Mickiewicz. Le gouvernement russe la supprima en 1825 : un grand centre de culture polonaise sembla trop dangereux au despotisme moscovite.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire l'histoire de la

science polonaise. Pour cela, il faudrait des volumes. Mais nous citerons quelques traits qui prouvent que non seulement la science polonaise se tenait au rang de celle d'autres pays, mais aussi qu'elle produisait des précurseurs.

Avant tout ne doit-elle pas s'enorgueillir de Nicolas Copernic? Ce puissant génie qui, au risque de sa vie, a osé renverser la vieille doctrine de Ptolémée assise en maîtresse sur le trône de l'astronomie, a prouvé de la façon la plus éclatante que le fond de l'âme polonaise était illuminé non seulement par l'amour de hauts faits de guerre et de la liberté individuelle, mais aussi par celui de grands problèmes scientifiques.

Nos contemporains ont érigé une statue à Blériot. Voici cependant un prédécesseur polonais de Blériot qui est non moins digne d'admiration. Il s'appella Lucas Piotrowski, il vécut au XVIIe siècle et occupa la chaire du latin à l'Université de Cracovie. Relatons son histoire :

Né en Podlachie (province que la Russie tend à détacher [sous le nom de gouvernement de Chełm] du Royaume de Pologne sous le prétexte qu'elle est « foncièrement russe »), il fut d'abord professeur de philosophie au collège Ladislav à Cracovie. Appelé ensuite à la chaire universitaire, il consacrait ses loisirs à la poésie et à la mécanique. Ses dialogues dramatiques plaisaient beaucoup au roi Vladislav IV et furent représentés à plusieurs reprises sur le théâtre de la cour.

Or, un jour fut donné à ce théâtre un dialogue de Piotrowski dans lequel un génie descendait sur la scène pour prendre une part active à la pièce. Piotrowski joua lui-même ce rôle. Et pour cela il construisit — au dire des contemporains « une espèce d'appareil volant et de sa demeure qui était au faubourg de Retoryka, assez loin du théâtre, il s'éleva dans les airs. Il franchit heureusement l'espace qui l'en séparait, apparut au-dessus du collège de Nowodworski et atterrit sans encombre sur la scène (la représentation était au grand air). Une fois son rôle joué, il remonta sur son appareil et de nouveau, en fendant les ondes aériennes, il revint chez lui ».

Hélas, c'était l'époque où des prouesses pareilles amusaient seulement sans être envisagées au point de vue scientifique. Piotrowski mourut en emportant dans la tombe le secret de sa géniale découverte. Nous ne possédons pas le moindre détail concernant la construction de son appareil.

Il fut aussi un bon Polonais : lorsque les Suédois s'emparèrent en 1654 de Cracovie, il refusa de prêter le serment de fidélité au roi Charles Gustave. Il mourut en 1679.

Et voici encore un précurseur :

Qui de nous en sauvant dans les syncopes graves une existence par des injections sous-cutanées d'éther et de caféine, en soulageant par une injection sous-cutanée de morphine les souffrances atroces qui plus d'une fois se termineraient peut-être par l'épuisement des ganglions nerveux du cœur et arrêt complet de l'organe de la vie, n'a pas béni la mémoire du génial médecin français Pravaz, qui fut l'inventeur de la seringue connue sous son nom et en général de la méthode hypodermique? Quelle révolution profonde opéra ce grand homme dans la thérapeutique !

Et qui de nous en soignant ce fléau de l'humanité, dit la syphilis, n'a pas comparé les résultats instables, imprécis de l'ancienne méthode de frictions et pilules avec les succès presque mathématiques de la méthode nouvelle d'injections sous-cutanées de mercure ? N'a-t-il pas salué comme un sauveur de milliers d'existences le savant de Pavie, professeur Scarenzio ? N'a-t-il pas pensé que sur la tombe du maître italien devraient pleuvoir toujours les roses de la reconnaissance ?

Or, toutes les deux méthodes : celle de Pravaz et celle de Scarenzio se trouvent *in ovo* dans le procédé à l'aide duquel le médecin de la ville polonaise Dantzig, Dr Schmidt, guérit un soldat atteint de la syphilis.

C'est une figure médicale bien curieuse et qui mériterait une étude approfondie. Le Dr prince F. Giedroyć, qui vient de publier une véritable œuvre de bénédictin sous le titre de « Sources bio- et bibliographiques à l'histoire

de la médecine en Pologne (1) », a relevé un nombre considérable de ses articles publiés surtout dans la revue médicale de l'époque, *Miscellanea curiosa physico-medica.* Ils dénotent un esprit profond et un observateur remarquable.

Le récit de sa cure relaté d'abord dans le *Journal des Savans*, ensuite dans le traité de Michel Ettmuller (2), de Leipzig, fut reproduit tout dernièrement par le docteur Payenneville, médecin des hôpitaux de Rouen.

« On fit l'injection de sept drachmes de résine de scammonée infusée dans l'essence du guaïac, dans l'hôpital de Dantzig, à un soldat qui avait la vérole invétérée avec des ulcères aux jambes, une tumeur au bras droit, des douleurs de tête insupportables, des exostoses et des nodus aux os, il vomit et en 24 heures les symptômes s'apaisèrent, les ulcères furent consolidés en trois jours ».

Il s'agit d'une injection intraveineuse et non souscutanée. Cependant au point de vue technique il n'y a qu'un pas de cette injection à l'injection souscutanée. En plus, nous avons à faire à l'idée de porter le médicament actif dans le courant sanguin même. Scarenzio remplacera le guaïac appliqué ici par le mercure employé de nos jours. Il y aura cent cinquante ans après un progrès au point de vue médicamenteux, mais l'idée se retrouve entièrement dans la tentative hardie du médecin dantzigois.

Encore une fois la science n'était pas assez adulte pour saisir l'importance de la modification que lui apportait Schmidt. Bien que plusieurs autres contemporains reprirent son idée, bien que Ettmüller consacra à la méthode un petit traité, l'idée lumineuse du médecin polonais fut noyée dans l'indifférence générale, telle la lumière d'un sémaphore dans les nuages d'une côte brumeuse.

La deuxième moitié du XVIII[e] siècle marque une nou-

---

(1) F. Giedroyć : Zródła bibliograficzne do dziejów medycyny w dawnej Polsce. Varsovie 1911, gr. in-8°.pp. 942 XXIV (11).

(2) Les infusions intra-veineuses de médicaments. *Annales des maladies vénériennes* octobre 1911; *France Médicale* du 10 février 1912 (p. 56).

velle étape dans l'histoire de la science polonaise. Se sentant menacée par des voisins, ayant subi déja le premier démembrement, la Pologne crut devoir redoubler de vigilance. En 1773, elle commença à augmenter son armée et — chose très caractéristique — son corps enseignant. Ainsi l'avenir de l'état polonais reposait à l'avis des patriotes entre les mains de l'armée du glaive et de l'armée du savoir. Le 14 octobre 1773 sur la motion du prince Auguste Sułkowski fut créée la « Commission de l'Education publique » autrement dit, le premier ministère de l'instruction publique en Europe.

Un travail publié tout récemment en français renseigne sur l'histoire de ce ministère (1). Nous citerons seulement un éloge de ses travaux venant de la bouche d'un adversaire. Le Président-conseiller du département de la Prusse méridionale, Klewitz, en parlant des écoles de la Commission de l'éducation publique, en 1805, s'exprima ainsi :

« Aussitôt après l'occupation, en 1793, de la Prusse méridionale (c'est ce nom là que donnèrent les Prussiens à la partie de la Pologne dont ils s'emparèrent en 1793), le clergé catholique et les écoles de cette province furent confiés au département trésorier de la Prusse méridionale. On a trouvé d'admirables lois du gouvernement polonais pour l'organisation des écoles datant de 1783 et 1790. L'éducation tendait à former l'esprit, la morale et les pratiques religieuses, l'adresse et les forces physiques, la propreté domestique et l'ordre. La science enseignait à penser, à user pratiquement de ces connaissances; elle apprenait à connaître la diététique, l'économie domestique du pays, elle donnait une idée de l'industrie des villes, elle s'efforçait enfin d'endurcir le corps et de l'habituer au travail. L'éducation des filles avait pour but d'en faire de bonnes femmes, de bonnes mères et de bonnes ménagères. »

---

(1) L'instruction publique au royaume de Pologne. Paris 1910, au bureau de l'Agence polonaise de Presse.

Après avoir présenté à son gouvernement un tel tableau des écoles polonaises, Klewitz pose cette question: « Quel nouveau gouvernement ne consentirait volontiers à avoir de semblables écoles » (1).

Nos ancêtres nous ont donc laissé un héritage grâce auquel toutes les tentatives entreprises contre la culture polonaise ne purent qu'échouer. En effet, depuis 1794, les trois co-partageants ont entrepris une lutte systématique contre notre civilisation nationale. On supprima les écoles (malgré les éloges de Klewitz, les Prussiens firent comme les autres), on pilla les bibliothèques et les musées, on ferma les sociétés scientifiques. En 1794, fut transportée par les Russes aux bords de la Néva la plus grande bibliothèque polonaise, celle de l'évêque Joseph Zaluski. Elle comptait 298,214 numéros en près de 400,000 volumes. En 1830, subit le même sort la Bibliothèque de la Société des Amis des Sciences à Varsovie. Elle comptait le même nombre de volumes ; celui de manuscrits dépassait 2,000 (2). Les bibliothèques des familles qui avaient pris part au mouvement libertaire suivirent le même chemin. Tous ces livres constituent le fond de la Bibliothéque Impériale de Saint-Pétersbourg. Toutefois, il faut ajouter qu'une quantité de volumes plus précieux disparut en route dans les poches des dignitaires moscovites. On ne les retrouvera peut-être jamais.

En 1805 on fonda, grâce à la munificence de patriotes polonais une nouvelle université polonaise à Krzemieniec. A ce moment, le vent de libéralisme soufflait en Russie. En 1831, l'Université fut fermée, ses 34,000 volumes enrichirent la bibliothèque de l'Université de Kiev. En 1862 fut ouverte à la suite de nombreuses réclamations doublées de manifestations l'Université polonaise de Varsovie; moins de dix ans après, elle fut russifiée.

Combien de pages pourrions-nous remplir avec la liste des méfaits que les Russes, les Prussiens et même les Autrichiens ont commis ou commettent envers la Pologne

(1) L'instruction publique en Pologne, pp. 13-14.

(2) M. Rolle : Ateny wołyńskie. (Les Athènes de Volhynie) Lwów 1898.

intellectuelle. Mais nous ne voulons pas écrire un thrène. La science polonaise vit, et en sa qualité d'être vivant, elle s'insurge contre les obstacles, elle lutte et remporte des victoires. Comme les anciens bateliers de la Seine, elle a pour enseigne le vaisseau qui flotte sur les lames houleuses, mais qui ne sombre pas. *Fluctuat neç mergitur.*

Les deux universités polonaises en Galicie, chacune avec une centaine de professeurs et agrégés, l'école polytechnique de Lwów et d'autres établissements supérieurs de la Galicie maintiennent à un niveau élevé la science polonaise d'Autriche. L'Académie des Lettres et des Sciences de Cracovie développe une activité infatigable, toujours croissante. Dans la Pologne russe et prussienne, jouent leur rôle les Sociétés Savantes. La Société des Amis de la Science à Posen, la Société du même nom à Thorn, la Société Scientifique à Varsovie, nombre d'autres associations scientifiques centralisent les efforts des savants de la Pologne prussienne et russe.

L'expansion scientifique de la Pologne est telle qu'une quantité considérable de ses travailleurs sont obligés de s'expatrier et de s'engager dans la vigne d'autrui. Pour ne pas chercher loin : tel est le cas de la célèbre Varsovienne, Mme Curie, née Skłodowska. Tel est le cas de la physiologiste distinguée de Bruxelles, Mlle D. Joteyko, de l'astronome et météorologiste de la même ville, ci-devant membre de l'expédition Gerlache, Henri Arctowski. On peut dire qu'il n'y a pas une seule université en Suisse, en Allemagne et en Russie, où le corps enseignant ne comprenne au moins un, sinon plusieurs Polonais. Un des meilleurs ethnographes de l'Allemagne contemporaine fut le Polonais Kubary, né à Lublin, en Pologne russe. Tout chirurgien connaît le nom célèbre de Mikulicz (lisez Mikoulitch). C'était encore un Polonais, né en Bukovine, pendant quelques années professeur à l'Université de Cracovie (1). Au témoignage de deux auteurs fran-

(1) Pour plus de détails concernant sa biographie voir : G. Kausch : Gedenkband für J. von Mikulicz-Radecki, Berlin 1906.

çais très compétents(1), tous les aliénistes et neurologistes contemporains russes sont élèves des deux professeurs polonais de Saint-Pétersbourg, Balinski et Mierzejewski (lisez Miéjéïewski). Les chimistes renommés de la Suisse : Nencki et Kostanecki sont des Polonais, né l'un dans le royaume de Pologne, l'autre, en Galicie. Nous ne nommons que les plus célèbres.

Plus d'une fois, un soupir part ou partait de la poitrine serrée de ces hommes éminents, plus d'une fois, ils se sont dit qu'ils auraient été heureux de vivre dans leur pays natal et d'y élever des générations intelligentes de leurs compatriotes.

La destinée en décida autrement. Mais malgré cela, leur labeur n'est pas tout à fait perdu pour la Pologne. Car par leur valeur personnelle et par leurs mérites scientifiques ils maintiennent l'estime pour notre patrie, et, d'autre part, forment des anneaux vivants reliant la Pologne aux autres nations.

III.

Il nous reste à dire quelques mots sur l'auteur de l'Esthétique dans la médicine et sur cet intéressant travail même.

Le docteur Heliodore Swięcicki (lisez Svientzitzki) appartient à ceux qui font le plus grand honneur à la science polonaise. Gynécologiste de Posen, élève de Winckel et Zweifel, pendant de longues années directeur d'une des meilleures revues médicales de Pologne, *Nowiny lekarskie* (Les Nouvelles médicales), en même temps vice-président de la Société des Amis des Sciences à Posen, très actif dans le domaine social, il a un bagage scientifique respectable. Ses nombreux travaux publiés dans les revues polonaises, allemandes et françaises (Archives de tocologie, Gazette hebdomadaire de médecine) sont marqués au coin d'une vaste érudition et d'une remarquable

(1) Ch. Vallon et A. Marie : Les aliénés en Russie. Montévrain 1899 p. 271-3.

profondeur d'esprit. Une des plus curieuses de ses publications me semble son petit traité sur l'électricité et l'univers. L'auteur y émet l'hypothèse très hardie, mais en même temps bien soutenue, d'après laquelle la vie entière ne serait, en réalité, qu'une manifestation de l'électricité. Nous espérons publier un jour ce travail en français.

Le 17 juillet 1911 eut lieu à Cracovie le onzième Congrès des médecins et naturalistes polonais. Il fut un des plus brillants : 1099 membres titulaires arrivés des trois Polognes et divisés en 16 sections, y prirent part; près de 200 communications y furent entendues.

Le docteur Swięcicki, élu unanimement président de ce congrès fit, le jour de sa fermeture, la conférence ci-jointe. Nous laissons le lecteur lui-même juge de cet opuscule. Il est plein d'envolée et tel les jardins d'Armide parsemé de bosquets enchanteurs de poésie.

En Pologne, la culture hellénique a jeté de profondes racines. Aussi, nous semble-t-il plus d'une fois entendre résonner dans les pages du médecin polonais les dires des représentants les plus nobles de la science hellène. Voici par exemple l'idéal du médecin tel que nous le trace Amphiclès, médecin athénien du IVe siècle avant J.-C. Il se rapproche de celui du docteur Swięcicki.

« Un jour qu'Amphiclès prétendait que l'art médical exigeait de hautes vertus, son ami Théotime lui demandait en souriant :

— Quelles sont ces vertus?

— Suivant Hippocrate, il n'en faut excepter presque aucune, répondit Amphiclès ; et cela parce que le ministère du thérapeutiste peut justement s'honorer d'impliquer quasiment toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Comme Hippocrate, je suis convaincu que le médecin, ayant droit à ce nom, est celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité et une vie sans reproche, celui aux yeux duquel tous les malheureux sont égaux, comme tous les hommes le sont aux yeux de la divinité, celui qui accourt avec empressement à leur voix, sans acception de personnes, leur parle avec douceur, les écoute avec solli-

citude, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance qui suffit quelquefois pour les rappeler à la vie (1) ».

Ajoutons que chez le médecin polonais, l'idéal athénien est rehaussé et amplifié par l'idée chrétienne et par l'esprit de la civilisation moderne.

Aussi, la conception de la beauté est chez le docteur Święcicki grecque. Les Hellènes ne pouvaient pas séparer l'idée de la beauté esthétique de la beauté morale. Le beau sublime s'appelait chez eux καλοκαγαθία beauté et bonté. Une œuvre qui provoque l'admiration doit éveiller l'envie de la prendre pour modèle — dit Plutarque dans sa biographie de Périclès (2). C'est dans le même sens que le médecin polonais comprend le beau dans la médecine : non seulement les yeux et les sens doivent être charmés d'un geste dans la médecine, d'un procédé du médecin, il faut aussi que l'âme y associe son admiration et que de cette admiration jaillisse, telle une colonne d'eau perlée, le désir d'imiter ce geste et ce procédé.

Mais si d'un côté Święcicki remonte à l'antiquité, d'un autre il se rencontre avec les plus beaux esprits des temps modernes. Combien gracieux est le passage où il réclame les fleurs pour les salles des malades, où il désire que le charme féminin exerce son divin pouvoir dans les soins à donner à ceux qui souffrent, Il me faut songer ici à cette grande amie de l'humanité que la mort récente à rappelée à la mémoire de l'Europe, miss Florence Nightingale.

Cette bienfaitrice de l'espèce humaine qui avec Henri Dunant, créateur de la Croix-Rouge, a modifié de fond en comble le sort des victimes de la guerre, qui dans la campagne de Crimée a sauvé des milliers d'existences, qui a créé l'infirmière anglaise, a laissé un livre célèbre qui dans les termes aussi beaux que ceux de Swięcicki prend la défense des mêmes idées.

(1) F. Mazade : Un médecin athénien du IVe siècle avant J.-C. *La vie intellectuelle* 1911.

(2) Plutarque : *Bioi*, éd. Doehner. Paris 1857, t. I p. 182 (Périclès, chap. I)

« Une longue expérience de la maladie, y lit-on, ou du soin des malades peut seule faire concevoir combien les nerfs souffrent de la vue des mêmes murs, des mêmes tapisseries, des mêmes objets autour de soi durant une longue réclusion dans une chambre ou dans deux tout au plus.

« On a souvent remarqué la sérénité, l'enjouement des personnes exposées à de terribles paroxymes de douleur, comparés à l'abattement des personnes qui ne souffrent que d'une débilité nerveuse, et l'on a attribué la liberté d'esprit des premières à leurs intervalles de répit. Je serai plutôt disposée à l'attribuer à l'existence plus libre et plus variée qui leur est accordée ; tandis que le découragement des autres vient d'avoir toujours les mêmes objets sous les yeux.

« J'ai vu souvent (et je l'ai senti moi-même lorsque j'avais la fièvre) (1), la souffrance la plus aiguë s'emparer du malade enfermé dans une baraque d'où il ne pouvait rien apercevoir au dehors, n'ayant pour toute perspective que les nœuds du bois avec lequel sa baraque était construite. Je n'oublierai jamais le ravissement d'un malade atteint de la fièvre à la vue d'un faisceau de fleurs éclatantes. Je me souviens pour moi-même avoir reçu avec joie un bouquet de fleurs sauvages, et, qu'à dater de ce moment, ma convalescence avança rapidement.

« On dit que ces jouissances n'agissent que sur l'imagination ; il n'en est pas ainsi. L'effet se produit sur le corps aussi ; quelque peu que nous sachions du mode au moyen duquel nous sommes affectés par les formes, par les couleurs, par la lumière, nous savons du moins qu'elles ont un effet physique réel » (2).

Et plus loin nous lisons :

« La folie et l'ignorance qui, trop souvent, règnent en souveraines dans la chambre du malade, ne peuvent être mieux démontrées que par le petit détail suivant. Tandis

---

(1) Lors de la campagne de Crimée.

(2) Miss Nightingale : Des soins à donner aux malades. Ouvrage traduit de l'anglais précédé d'une lettre de M. Guizot. Troisième édition, Paris 1881, p. 119-122.

qu'une garde laisse son malade étouffer dans une atmosphère corrompue, dont le principal élément est l'acide carbonique, elle lui refuse, sous prétexte d'insalubrité, un verre d'eau contenant quelques fleurs coupées ou une plante croissant dans un vase. Personne n'a jamais vu une chambre ou une salle d'hôpital remplie de fleurs. L'acide carbonique qu'elles exhalent la nuit n'empoisonnerait pas une mouche. Au contraire, dans les salles encombrées de malades, elles absorbent de l'acide carbonique et dégagent de l'oxygène; les fleurs coupées aussi décomposent l'eau et produisent du gaz oxygène. Certaines fleurs, il est vrai, telles que les lis, agissent, dit-on, d'une manière fâcheuse sur le système nerveux, ces plantes sont faciles à connaître à leur parfum et elles peuvent être évitées (1). »

Voici encore le passage du livre de Miss Nightingale concernant la douceur et le dévouement :

« Ainsi, et c'est un des exemples les plus remarquables : un malade succombe d'inanition sous le gouvernement de sa garde; vous lui en donnez une autre, et il consent immédiatement à prendre de la nourriture. Comment cela se fait-il ? On dira : Oh ! c'est qu'elle a beaucoup d'autorité sur ses malades. Cela ne tient point à l'autorité, mais seulement à la manière dont elle prépare la nourriture ou à celle dont elle arrange les oreillers pour soutenir la tête. »(2)

Le docteur Święcicki parle de tableaux dont on devrait orner les hôpitaux. En effet, combien triste est une salle hospitalière moderne. Et combien sublime nous paraît l'exemple des anciens bourgeois de Bruges. C'est là qu'un hôpital, celui de St-Jean, a eu l'immense bonheur d'avoir été paré de chefs-d'œuvre de Memling.

Mais, rappelons-nous que l'exemple des Brugeois fut glorieusement imité de nos jours par M. le Professeur Pozzi dans les nouveaux pavillons de l'hôpital Broca. C'est un exemple de la communauté d'aspirations des médecins polonais et français.

(1) o. c., p. 122.
(2) o. c. p. 225.

Je terminerai par un autre exemple témoignant de la communauté d'idées de la France et de la Pologne. Aux passages où le docteur Swięcicki préconise l'amour des malades, je joindrai quelques parallèles empruntées au remarquable essai du docteur Cathelin sous le titre : « La conscience du chirurgien » :

« La médecine — dit-il avec Emmanuel Chauvet — n'est pas l'art de s'enrichir, mais l'art de faire le bien. Le médecin doit être l'homme de l'amour. Souffre-t-il des souffrances d'autrui, son âme compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité, concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité. On comprend Percy qui disait : « Heureux qui peut faire des ingrats ! » La bonté de caractère est, en effet, une jouissance que rien ne remplace » (1).

Et puis, voici le passage le plus attendrissant du travail du chirurgien distingué :

« C'est encore une preuve de bonté, que de cacher à un malade perdu sa situation véritable en faisant luire à ses yeux l'espoir d'une guérison prochaine. Il y a là des mensonges pieux qui libèrent la conscience et suscitent l'espoir. Je ne sais rien de plus beau à ce sujet que ces quelques lignes de J.-L. Faure souvent relues et qui m'ont arraché des larmes :

« Il y a quelques mois à peine, une pauvre jeune femme entra dans mon service. Elle succombait lentement à une affection grave. Je crus devoir, pour la sauver, tenter la suprême ressource.

« Mais l'opération me montra que la bataille que je livrais était au-dessus des forces humaines.

« Le soir, j'allai voir ma malade.

« Dans la demi-lumière de sa petite chambre, elle était pâle, avec un beau sourire, une pure et douce expression de confiance, d'espoir et de reconnaissance, heureuse presque, comme le sont souvent les opérés qui ont franchi l'étape redoutable : « Je vais bien, me dit-elle, j'ai

---

(1) T. Cathelin ; La conscience du chirurgien. Paris 1909 p. 7 (édition de la *Revue du Mois*).

confiance et je sens que je vais guérir. Et puisque vous m'avez sauvée, je vous en prie, si vous voulez maintenant me rendre bien heureuse, permettez à votre pauvre malade d'embrasser son sauveur ». Cette confiance, cette reconnaissance émue d'une douce et charmante jeune femme qui croyait renaître à la vie à l'heure même où je sentais la mort descendre lentement sur elle me troublèrent profondément. Je me penchai vers elle et j'embrassai doucement son front brûlant de fièvre.

« Sa main pressa faiblement la mienne, son clair regard s'emplit de joie et d'espérance et je m'éloignai brusquement pour ne pas laisser voir l'émotion qui me serrait le cœur.

« Le lendemain matin, je me hâtai vers sa chambre, avec cette instinctive angoisse qui vous étreint lorsqu'on pressent quelque malheur. Ma douce et charmante opérée venait de mourir ; elle était là, toute blanche, mais souriante encore de son beau sourire de confiance et d'espoir ; j'étais seul ; je sentis ma poitrine se gonfler d'une oppression soudaine, et mes yeux s'emplirent de larmes.

« Du fond de mon cœur, une prière montait vers elle, et, sur son front déjà glacé, je posai de nouveau mes lèvres en lui demandant pardon de n'avoir pas pu la guérir.

« Et depuis lors, aux heures de tristesse, je revois bien souvent le sourire de la pauvre morte » (1).

Si la conférence de Swięcicki trouve des lecteurs, si dans leurs âmes elle fait vibrer les sentiments du beau, si enfin elle leur permet de se faire une idée sur le niveau moral des médecins polonais, son but sera pleinement atteint.

Dr V. BUGIEL.

Paris, le 22 mai 1912.

(1) Cathelin, o. c. p. 8-9.

L'ESTHÉTIQUE DANS LA MÉDECINE

Messieurs,

Un peintre, avant de commencer son tableau, avant de laisser tomber sur la toile qui s'étale devant lui un essaim de couleurs, demande à son intuition quelle idée doit incorporer son œuvre, pour être belle et le contenter. Et lorsque — telle Vénus blanche émergeant des flots de la mer — cet idéal rêvé apparaît devant sa vue intellectuelle, l'artiste lui imprime sa forme extérieure, le revêtement de son idée. Du talent du peintre il dépendra, que la beauté des lignes et des couleurs puisse charmer le spectateur et que ce spectateur soit à même de deviner quels étaient les sentiments de l'artiste au moment où il créait. La même chose se passe dans la sculpture, dans la musique, et dans les autres arts. L'idée directrice de l'âme de l'artiste donne de l'unité à la composition du tableau, d'une pièce de musique ou de tout autre produit artistique. Cette loi esthétique régit aussi notre vie organique. Les organes de notre corps sont d'autant plus parfaits et fonctionnent d'autant plus harmonieusement que leur conformation anatomique et histologique est parfaite. Un homme qui rit est plein de joie élémentaire dans tous ses organes. Le rire, lorsqu'il est sincère et lorsqu'il vient de la bonté du cœur, brille dans les yeux, s'épanouit sur les lèvres ; chaque nerf et chaque muscle s'en ressentent, et tout dans l'homme se résout en une note gaie.

Dès qu'une seule partie de l'organisme tombe malade, la maladie imprime son cachet à toutes les fonctions du corps. Dans ce cas l'être humain cesse d'être beau au point de vue esthétique, il s'est produit dans son organisme un désaccord, une discordance. Chaque individu humain représente un complexus très délicat de propriétés les plus diverses, de subtilités et nuances les plus variées. Les unes sont le tableau vivant d'une santé florissante, les autres personnifient l'énergie, la gravité, l'austérité. La vie marque de son seing ineffaçable le front de chaque homme. Cette marque s'atténue cependant lorsqu'un nombre de personnes se réunissent dans un but commun. Que les liens dorés de sympathie et de communauté d'idées les attachent et vous verrez les qualités individuelles se mettre au service des sentiments de la généralité. C'est ainsi, qu'à ce moment, jaillit de nous tous un sentiment commun donnant à cette réunion ce caractère de solennité. On dirait qu'on entend résonner dans cette salle les paroles muettes qui se gravent dans notre cœur et qui se résument en ceci : on a eu beau dépouiller notre nation de son faste, nous possédons quand même, nous Polonais autrichiens, russes et prussiens, un lien solide, et ce lien c'est la Science.

Il faut ajouter qu'un sentiment de grande satisfaction, causé par les séances fructueuses de ce Congrès, remplit notre âme. C'est avec ce sentiment joyeux, c'est avec des forces nouvelles et la foi dans l'avenir que nous rentrerons dans nos pénates. L'œuvre à laquelle nous avons tous collaboré fut belle et bonne. Elle a commencé d'une façon esthétique. Chacun de nous a reçu, en souvenir, un album superbe des monuments artistiques de Cracovie, exécuté par les meilleurs artistes de

la ville. Et notre Congrès a eu le but identique à celui qui sourit à l'artiste qui crée. Toutes nos communications étaient animées de la même idée, leur point de départ était le même : il s'agissait de défendre la beauté. Nous délibérions sur la façon dont il faut combattre dans la vie organique la laideur : la maladie. Nous faisions l'œuvre de l'artiste en songeant aux moyens de rétablir dans le corps humain l'harmonie, le rythme, la mélodie des forces vitales. Aussi devant une réunion qui poursuit un tel but, sera-ce permis de développer le sujet suivant : « Quelles sont les relations de la médecine et de l'esthétique ? »

Le philosophe et esthéticien polonais né dans le Grand-Duché de Posnanie, Charles Libelt, dont les travaux furent appréciés si judicieusement dans les temps derniers par le Dr Gielecki, a dit de l'homme « qu'il était le commencement et la fin des arts ». « C'est — disait-il encore — une architecture, une sculpture et une peinture qui vivent. Car l'homme est la demeure et le temple de l'âme, il est son expression corporelle, sa statue, son tableau colorié. La poésie et la mélodie sont en lui ». Et il ajoute ailleurs : « L'homme, comme création de la nature, aussi bien au point de vue physiologique qu'esthétique, représente la phase la plus élevée et la plus parfaite de ses travaux sculpturaux dressés sur le socle du monde plastique Comme expression suprême de la beauté, il entre dans le domaine de la beauté idéale de la nature ».

Faut-il développer ces idées de Libelt? Les mystères de l'âme, la cérébration et autres secrets de la vie physologique, ne font-ils pas penser à ces intérieurs de temples gothiques, où par des vitraux d'un bleu de saphir, à travers les innombrables ogives, architraves et arêtes glissent

les rayons adoucis du soleil ; où mystérieusement monte en volutes la fumée des encensoirs et où vibrent les échos des hymnes saints. Le visage de l'homme ne ressemble-t-il pas à un paysage, où suivant l'intensité de la lumière, — dans notre cas l'intensité de la lumière de l'âme — se profilent : la langueur et la joie, l'abattement et l'enthousiasme ? Est-ce que dans l'œil de l'homme ne trouvent pas leur expression toutes les tonalités de l'harmonie, de la beauté et de l'esthétique ? N'y a-t-il pas de regards où se dévoile une beauté surnaturelle, on dirait séraphique, et d'autres dans lesquels se reflète toute la géhenne de souffrances ou bien la bassesse d'un reptile ? Tout ce que l'art reproduit, représente, incorpore, tous ses mystères et modèles peuvent être retrouvés dans le miroir de l'œil humain.

L'homme est donc pour ainsi dire la source de tout art. Par conséquent, le premier devoir de l'artiste qui débute sera de connaître la structure et les formes du corps humain. Pour comprendre la beauté de ces formes et leur finalité l'artiste étudiera également les organes intérieurs, leur siège et leur fonctionnement. Les études d'anatomie et de physiologie deviennent ainsi la base aussi bien de l'art que de la médecine.

Si la structure du corps humain est si merveilleuse, c'est que la finalité s'y met d'accord d'une façon incomparable avec les exigences de l'esthétique. Le pied, par exemple, représente la plus idéale et la plus intelligente union de la beauté au point de vue de la forme et de la finalité au point de vue de la structure. La forme et le but s'y harmonisent d'une façon charmante. Tous les membres du corps humain présentent cette harmonie des fonctions et de l'extérieur.

L'homme bien portant est un chef-d'œuvre vivant. Mais nous sommes tellement habitués à voir ce chef-d'œuvre que notre goût pour lui s'est émoussé. Et c'est à cause de cela que nous n'apprécions pas le chef-d'œuvre dans l'homme. La vie mouvementée, la lutte pour l'existence et pour le pouvoir nous empêchent de jouir des œuvres de Dieu: cependant le dur labeur qui est devenu la part de tout homme perfectionne nos sens et nos capacités et fait de nous des œuvres d'art encore plus parfaites,

L'homme agit; il est non seulement un chef-d'œuvre, mais il crée aussi des œuvres d'art. « L'art vient de l'esprit; il se crée : il ne se fait pas; et une fois créé par l'esprit, il devient un axiome ». L'homme est le créateur dans la création, il est l'œuvre d'art et en même temps l'artiste. L'homme est donc l'être le plus sublime sur la terre, pareil aux dieux et doué de la force créatrice.

Malgré tout, nous sommes des êtres faibles et passagers. Notre charme et notre beauté passent pareils à la flamme de l'âtre; il n'en reste qu'une poignée de cendres. L'art est éternel, et toujours il aura de nouveaux apôtres. Mais l'homme en tant qu'individu plie lentement sous le fardeau des années, son œil perd l'éclat de la jeunesse, ses cheveux s'argentent, sa peau se ride et se ternit, ses organes perdent de leur vitalité. Triste est la vue d'un vieillard qui marche d'un pas lourd et chancelant! Parfois, nous voyons même parmi nous des jeunes gens qui s'éteignent de trop bonne heure. Nous regardons avec pitié les malades, avec douleur et effroi les morts.

Jeune et belle fut la fille de Jaïre, mais actuellement elle gît, blême et morte sur son lit. La mère

se lamente auprès de son enfant unique. Mais cette fillette n'entend pas, quoique, de son vivant, le fonctionnement de son oreille fût parfait. La douleur crispe les visages des personnes qui l'entourent. Mais la morte ne les voit pas. Son œil est livide et terne. Câline, la main de la mère touche le corps immobile : aucun mouvement de ce corps ne trahit la vie. La consternation remplit tous les regards ; le silence du lucre arrête toutes les haleines. Et voici qu'arrive Jésus, rayonnant de grâce, et tout change. Son œil plein de compassion confère à l'entourage l'espérance. Le mouvement de sa main enchaîne leur attention. Tous regardent ses lèvres. Et lorsque le Fils de Dieu prit la fillette en ses bras, la chaleur passa dans ses traits refroidis. Et l'oreille qui était morte entendit sa voix. Lui qui est la vie, donna la vie : son souffle fit revivre un cadavre. Voici que la fillette se lève comme si elle avait dormi, car telle est la volonté du Maître, du médecin, de Jésus.

C'est un trait de caractère de l'artiste que de par la force de son talent et de sa vocation, il incorpore dans l'œuvre qu'il crée sa propre individualité, ses propres pensées et désirs, ses rêves et idées. Il ne crée pas des personnages, mais ses personnages, pas des objets extérieurs, mais des êtres, des actions et des situations, qu'il a ressenti lui-même. Dans la matière crue il fait passer le souffle de son idée. Et ce n'est pas pour copier la nature que l'artiste étudie l'anatomie et la physiologie. Ces études lui sont indispensables pour qu'il puisse donner une forme correspondante aux êtres qu'il a rêvés.

Ce façonnement, cette expression particulière de la beauté, bonté et vérité constituent la propriété de son tempérament d'artiste ; cette exécu-

tion est son secret. Le Maître ordonne et la matière morte s'anime d'un sourire. Le Maître désire et une branche effeuillée se revêt de verdure, une fleur fanée revit et rutile de couleurs.

Cette résurrection de la fille de Jaïre, si merveilleuse dans sa simplicité, est un exemple superbe, mais hélas, inimitable pour un médecin. Jésus ne disposait pas de l'arsenal des moyens, qui aujourd'hui, de jour en jour, augmentent, et qui contribuent à guérir les maladies. Mais n'oublions pas que, souvent, dans une maladie grave, toutes nos capacités techniques et toutes nos notions scientifiques échouent, et malgré cela nous ne cessons pas d'être médecins pour nos malades. Car le médecin ne se borne pas à soigner la maladie ; il apporte au malade du soulagement, il l'entoure de sa sollicitude, il le surveille. Il y a dans le médecin quelque chose de l'Ange Gardien qui de ses grandes ailes protège l'âme de l'enfant.

A deux points de vue le médecin est un artiste. Son devoir est de veiller sur le chef-d'œuvre divin, sur l'homme bien portant. C'est pour cela qu'il s'efforce de lui éviter, autant que possible, les maladies. De ce point de vue esthétique découlent toutes les tentatives hygiéniques et toutes les institutions humanitaires. Le deuxième devoir du médecin-artiste est l'action, en quelque sorte, créatrice. Il soigne ou écarte les maladies, afin que le chef-d'œuvre, l'homme, soit libre de toute tache. Dans une œuvre d'art la moindre tare porte atteinte à l'harmonie de l'ensemble ; de même la maladie dépare l'homme. La maladie d'un seul organe provoque un retentissement fâcheux dans le corps entier. Prenons l'exemple le plus frappant : l'homme qui a perdu la voix à la suite d'une maladie,

laisse une impression non esthétique dans son entourage.

Pour combattre les troubles physiques, le médecin actuel recourt aux moyens auxquels, autrefois, il n'aurait même pu rêver. Les sciences auxiliaires de la médecine se sont affinées et fortifiées. La technique médicale a également progressé d'une façon inattendue. Mais malgré cela il reste toujours le même cet art médical qui consiste en ceci que le médecin étend son pouvoir sur le malade, qu'il se rend maître de sa maladie, qu'il imprime au malade pour ainsi dire le cachet de son âme, et lui adresse ces paroles guérisseuses : « Lève-toi, prends ton lit et marche. »

Pareille à l'art créateur dans lequel les génies, par leur intuition, devancent leurs contemporains de dizaines et même de centaines d'années, — est la médecine. Un artiste génial, conçoit dans un instant un chef-d'œuvre qui durera éternellement. De même, le médecin Semmelweiss a découvert, en une nuit, les rapports existant entre certains êtres inconnus et la maladie la plus dangereuse pour les femmes en couche : la fièvre puerpérale.

Sans recherches préalables, rien que par intuition et par l'examen détaillé des faits cliniques, assis au chevet du professeur Koletzko qu'il veillait dans sa maladie, Semmelweiss, pareil à un artiste, créa dans un seul instant tout l'échafaudage du système de l'infection.

Et chose étonnante : La vie et l'œuvre de ce grand médecin rappellent, dans une certaine mesure, la vie du grand artiste Beethoven. Le génie de Beethoven avait cherché des voies nouvelles pour la musique symphonique. Semmelweiss cherchait des voies nouvelles pour attaquer un des plus affreux fléaux de l'humanité : l'infection. Tous

les deux ont été aux prises avec le sort ennemi; et tous les deux ont traversé la vie tristes, parfois désespérés. Les contemporains qu'ils ont devancé énormément par la force de leur intelligence ne les comprirent point. Tous les deux subirent la destinée tragique : Beethoven a perdu l'ouïe, Semmelweiss est mort de l'infection, lui qui fut le premier à en découvrir la source. Tous les deux enfin ont vécu et agi à Vienne, où ils sont décédés.

Dans sa superbe neuvième symphonie, Beethoven nous représente ses souffrances, ses douleurs et ses extases. En examinant la vie de Semmelweiss au point de vue abstrait, nous constatons que ce beau mystère de Beethoven est également le tableau de la vie et des luttes de Semmelweiss. Et lorsque l'âme du médecin génial flotta dans l'au-delà, ce n'est que là qu'elle entendit venant de la terre cet *Andante maestoso* majestueux, l'hymne de la gratitude pour ce que lui devait l'humanité souffrante...

Je reviens à mon sujet.

La médecine est sans aucun doute une science, mais l'exercice de la profession médicale, les soins donnés aux malades sont et ont été un art. Les débuts de la profession médicale coïncident avec les débuts de l'humanité en général. Peut-être même les origines de la médecine sont-elles plus anciennes que les origines de l'art, car la profession médicale a commencé d'exister avec la première douleur de l'homme, avec les premières douleurs de l'enfantement et avec la première mort. Sur les tableaux antiques nous voyons à côté des souffrants et des mourants un consolateur qui les soutient au point de vue moral. Impuissants furent les hommes vis-à-vis des premières manifestations de la maladie et vis-à-vis des pre-

miers cas de mort. Une tristesse désespérée les envahit alors. Telle un coup de foudre, tombant d'un ciel serein, s'est abattue la mort sur la première génération humaine; ses yeux se desssillèrent. Mais, à cette époque même, durent se trouver des individus plus forts qui eurent le don de calmer et de consoler les autres. Nous savons que les peuples les plus anciens possédaient des médecins; le premier médecin au monde dont nous avons connaissance par l'histoire, et qui avait vécu 4.500 ans avant Jésus-Christ, s'appelait Iem-Ketef, ce qui veut dire : l'homme apportant la paix.

Depuis les temps les plus anciens le malade et le faible se serraient contre le plus fort et cherchaient la protection sous son aile. A cette époque il ne s'agissait pas encore de recherches scientifiques d'un diagnostic subtil. Les premiers débuts de la profession médicale consistaient dans les relations d'homme à homme, en général dans la tendance à porter secours aux autres, à diriger et instruire les plus faibles. Comme les premières manifestations de l'art, les premiers débuts de la médecine étaient bien gauches. Ce n'est que progressivement, en puisant ses éléments vitaux dans l'expérience qu'elle se développait. Mais déjà à cette période primitive on constate parfois des éléments esthétiques. Ainsi un rôle des plus importants fut dévolu à ce moment au principe esthétique de la propreté. On lavait la plaie, on la débarrassait du sang et de la boue. Ceci est venu par intuition, sans aucune indication de la science. Avant d'amputer les membres on lavait les couteaux au vin, donc à l'alcool.

La propreté dans les soins du corps et dans la vie d'intérieur jouait chez certains peuples de l'antiquité un rôle important. C'est ainsi, par exemple, que de nombreux fragments de sculptures et

de peintures, de même que les monuments littéraires témoignent d'une organisation exemplaire des bains dans l'antiquité.

Il est vrai que les moyens auxiliaires et la technique de la médecine n'étaient pas si parfaits à ce moment qu'aujourd'hui. Mais l'œil pénétrant du médecin, pareil à l'éclair, perçait même autrefois les ténèbres. Un maître faisait son diagnostic parfois aussi brillamment que les médecins d'aujourd'hui sans avoir à sa disposition les moyens actuels de recherches. En plus le médecin antique n'oubliait pas qu'il avait devant lui un homme et non un objet quelconque. « L'homme, l'homme — voici ce qu'il faut voir — dit l'écrivain polonais Witkiewicz ».

Le temps passe. Aujourd'hui, après avoir défini le mal et en se servant de médicaments éprouvés, on peut guérir beaucoup de maladies.

Autrefois les rois et les prêtres, les prophètes et les vieillards pratiquaient l'art de soigner les malades grâce à leur autorité, et grâcé à l'ascendant qu'ils avaient sur les faibles. A cette époque les soins des malades étaient beaucoup plus difficiles qu'aujourd'hui, où sans prononcer un mot, nous pouvons avec le bistouri faire disparaître plus d'un mal. Mais toutes les maladies ne peuvent pas être guéries de cette manière. Aujourd'hui encore, très souvent, nous ne pouvons pas améliorer la santé ébranlée d'un malade.

Et aujourd'hui encore nous ressemblons souvent à ces sauveteurs qui voient avec désespoir qu'ils ne peuvent atteindre avec leurs cordes de sauvetage le vaisseau en détresse et que leurs barques ne peuvent y arriver à travers les lames qui déferlent. Le malade est souvent comme un naufragé, auquel le poste de secours de la science

ne peut pas assurer de salut, tellement est en fureur l'océan de sa maladie.

Heureux est le médecin qui comprend que, dans cette situation très pénible, il pourra, en employant les moyens esthétiques, c'est-à-dire en usant de son influence consolatrice, enlever à la maladie son caractère d'horreur. Grâce à ses procédés même la lourde main de la mort ne retombera pas si pesamment sur le front du malade.

Les conquêtes de la médecine actuelle ont passé dans notre sang. Elles ont pénétré dans notre organisme physique comme pénètrent les engrais dans les feuilles vertes des plantes. Beaucoup de ce qu'autrefois les génies seuls devinaient est devenu clair et évident, grâce aux nouveaux moyens auxiliaires et aux progrès de la technique. De même le côté esthétique de l'art de soigner s'est affiné et élevé à un degré plus prononcé. La culture actuelle exige du médecin une connaissance plus profonde de l'homme, un amour du prochain plus ardent, un tact et un sentiment plus vifs qu'ils ne le furent chez les peuples anciens. Aujourd'hui, l'éducation artistique et esthétique du médecin doit égaler son instruction professionnelle. Evidemment le médecin-artiste doit aussi être savant et s'occuper d'études scientifiques, mais il faut en plus que son cœur regorge de sentiments nobles, que son œil sache deviner tous les besoins de l'âme du malade. Il doit non seulement connaître les hommes, mais comprendre tout ce qu'il y a d'important pour l'humanité.

Je me permettrai une comparaison : le cœur du médecin doit ressembler à ces trois coffrets dans lesquels les Rois Mages ont apporté à l'enfant Jésus la myrrhe, l'encens et l'or. Les légendes du Moyen Age disaient que leur contenu ne s'épui-

sait jamais. De même jamais dans la poitrine du médecin ne doit s'épuiser l'or de la pitié, l'encens de la miséricorde, et le myrrhe de la compréhension de la souffrance.

Ces sentiments, le médecin doit les cultiver pour être d'accord avec le poète polonais Asnyk qui dit : « Et ce que ton âme a reçu, cultive-le tous les matins, arrose-le tous les jours; que pareille à un chêne qui croît et qui, chaque printemps, s'élève plus haut, ton âme monte toujours! »

Comprendre ce qui se passe dans le cœur du prochain est la condition *sine qua non* pour un médecin de vocation, pour un adepte de notre profession qui veut que sa vie se mette d'accord avec la beauté et l'esthétique. Parfois le médecin doit complètement s'oublier soi-même pour pouvoir souffrir avec le malade et devenir vis-à-vis de celui qui a perdu tout espoir cette espérance même. C'est pourquoi on ne doit pas s'étonner que le médecin, qui pense d'une façon esthétique, veut être seul avec le malade au moment de la consultation. La présence d'un tiers, ses questions inutiles, peuvent dissiper chez le médecin cette faculté nécessaire de ressentir la souffrance du malade et de compatir avec lui.

La profession médicale conçue de cette manière qui, à notre avis, *seule mérite le nom d'esthétique*, exige du dévouement, de l'assiduité, de la patience, ainsi qu'une large instruction générale et une connaissance parfaite de la psychologie humaine. Un médecin-artiste doit être psychologue, savant, poète, orateur, diplomate, philantrope et artiste. Il doit être comme ce Protée homérique du pays d'Egypte, où fleurit le lotus et où les pyramides heurtent le ciel de leurs sommets royaux. Protée ne mentait pas à sa vérité intérieure, et ne

cessait pas d'être lui-même, seulement, il montrait à Ménélas toujours un autre de ses aspects. De même le médecin, si c'est nécessaire, doit se montrer toujours d'un nouveau côté au malade. Pour être tout cela vis-à-vis du malade, il est indispensable de pouvoir se maîtriser, il faut avoir un caractère de fer, une énergie, et une parfaite instruction professionnelle. Ceci ne peut être l'apanage que d'un homme sain d'esprit et de corps, d'un homme qui embrasse de larges horizons.

Il est vrai que le médecin se refuse parfois beaucoup de choses agréables et qu'il endure beaucoup de peines; mais il éprouve également beaucoup de plaisirs esthétiques, comme il arrive dans le cas d'une opération réussie, d'une heureuse guérison, d'un secours prompt porté dans un cas urgent. C'est une des plus nobles joies, car la cause de cette sensation agréable est esthétique. Chaque fois que le médecin entreprend une action un peu plus importante, qu'il retrouve le lien causal des affections d'une certaine gravité, qu'il formule et applique un procédé personnel, il participe au bonheur des dieux. A aucune profession ne fut dévolue une aussi large liberté d'agir, ni une aussi grande possibilité de chercher. L'avis et la décision du médecin priment toutes les décisions humaines. Le médecin ordonne, et le souverain le plus puissant obéit. Le médecin exige et l'homme le plus hautain fait son testament; au large le médecin fait un signe, car il doit exécuter une opération, et voici que le navire en marche s'arrête. Dans les affaires qui décident de la vie ou de la mort d'un homme, le médecin joue souvent un rôle important. Dans combien de verdicts l'opinion du médecin n'a-t-elle pas joué un rôle décisif?

Les rois et les prêtres protègent la profession médicale et à côté du prêtre le médecin fut souvent celui qui instruisit et dirigea le peuple.

L'extérieur du médecin doit être sans reproche, sa façon de parler, sa voix, ses mouvements, doivent avoir un sérieux sacerdotal ; le médecin doit se tenir à l'écart de tous les partis, car, comme dit le poète : « Mon chemin n'est ni à droite, ni à gauche, je vais directement vers cette pauvre chaumière, qui par le mal qui y règne tranche sur les autres maisons résonnant de voix, de discussions et de querelles. »

La façon du médecin de se tenir en société doit être sérieuse et noble, elle doit se distinguer par la modestie et en même temps par un certain orgueil (mais dans le bon sens du mot). La nervosité, l'impétuosité troublent l'harmonie intérieure.

Le calme extérieur et l'équilibre dénotent un recueillement intérieur.

Le médecin-esthète doit ressentir vivement les souffrances du malade, il doit gagner sa confiance par sa simplicité, le consoler par sa sérénité, le désarmer par son indulgence. La confiance du malade envers son médecin facilite l'efficacité de son concours. Cette confiance devient une sorte de suggestion. Tant que le malade attend le médecin avec impatience, les aiguilles de la pendule lui paraissent tourner trop lentement, les souffrances semblent augmenter. Mais, lorsque le médecin est au lit du malade, lorsque, telle une bonne fée, il l'a pris sous le voile de ses soins, lorsqu'il l'a consolé par quelques paroles et lui a prescrit un mèdicament, le malade, quoiqu'il n'ait pas encore absorbé ce médicament, ressent déjà un soulagement, car il espère que le médecin le guérira,

Le poète anglais, Robert Browning, a fait

graver sur sa pierre tombale les mots suivants : « Robert Browning, auquel sa femme Elisabeth disait : lorsque je t'ai vu, je me suis sentie mieux. »

De même chaque médecin doit briguer l'honneur d'une inscription similaire. Ce sera le plus beau couronnement de son œuvre si sa tombe peut être ornée de l'inscription : « Ci-git le médecin dont les malades se sentaient mieux dès qu'ils le voyaient. »

Chaque être humain a besoin dans la vie de la sympathie et de l'affection lui venant d'un autre cœur. C'est pour les humains le breuvage sans lequel le chemin de la vie ne serait que la traversée meurtrière du torride Sahara. Montrer au malade des mirages de l'espérance même très lointaine, est indispensable.

Le médecin doit faire miroiter toujours devant le patient le fata morgana de la guérison. Que le malade, grâce à lui, voit toujours proche le bois de palmiers de la santé, que l'oasis de la disparition des souffrances scintille toujours devant les yeux de son âme. Le médecin doit toujours consoler le malade avec le poète :

« Ce n'est pas le moment de regarder en arrière ;
» Le lendemain flamboyant luit dans le temps.
» Poind déjà dans les nues l'aurore,
» Elle naît des maux, des souffrances, du martyre. »

S'efforçant de pénétrer le caractère du malade, le médecin apprendra à être très doux, indulgent, tolérant et patient. Ce sont là des qualités fort utiles pour le médecin, mais malheureusement tous ne les possèdent pas. Seul l'homme doux, indulgent, patient, peut donner l'impression vraiment esthétique. Cette influence esthétique le médecin doit l'exercer constamment sur le malade ;

il doit lui montrer sa supériorité en sa qualité d'homme possédant le pouvoir de le guérir. Et il prouvera cette supériorité non pas par un esprit hautain, mais par le savoir esthétique de se maitriser et de contenir les manifestations de colère et d'impatience.

Celui seulement qui sait se dominer peut dominer efficacement les autres; le médecin doit donc non seulement compatir avec le malade, mais l'influencer au point de vue psychique. Il doit par des ressorts psychiques cachés réveiller chez le malade une force qui contribuera à vaincre sa faiblesse, à surmonter sa douleur, à augmenter sa résistance à la maladie.

Ainsi donc le rayonnement de la force intérieure, de ce dynamisme de l'âme, sur lequel Edouard Schuré a insisté avec tant de talent dans son livre subtile *Précurseurs et Révoltés*, possède pour nous, médecins, une importance capitale. Nous savons aussi que l'influence salutaire des médicaments est secondée par la nature, et que des tempéraments robustes ont souvent surmonté les plus graves maladies. Connaissant combien est précieux le concours du malade, nous devons le mettre à profit et réveiller chez le patient la résistance en question. Elle peut nous aider à remporter la victoire là où les médicaments seuls ne suffiraient pas. La science contemporaine n'a pas encore pu pénétrer tous les mystères de la nature, elle n'arrive pas toujours à expliquer certaines guérisons qui paraissaient impossibles de même que certains échecs où cependant le traitement aurait dû être couronné de succès.

La douceur et la patience du médecin, jointes aux soins minutieux consacrés au malade, doivent provoquer chez ce dernier l'impression esthétique

d'un homme parfaitement bon. Pareil à un chef-d'œuvre qui incorpore un idéal, le médecin, dans tout ce qu'il fait, doit paraître au malade un idéal. On a remarqué que les personnes qui vivent long temps ensemble deviennent ressemblantes au point de vue d'habitudes et de caractères.

Si donc le médecin est l'idéal pour le malade, le malade pourra tenter de lui ressembler, ou au moins d'emprunter quelque chose à son âme, de se soumettre à son pouvoir, pour recouvrer la santé. De même qu'une parturiente est seulement aidée par le médecin de sorte que c'est surtout la nature qui la fait enfanter, de même en soignant le malade le médecin doit surtout s'efforcer de l'aider à guérir. Les moyens dont il dispose, ne peuvent pas toujours donner de bons résultats sans l'effort psychique du malade et sans sa volonté et sa réaction. Mais si l'influence du médecin s'unit aux efforts du malade, on peut espérer un résultat favorable, évidemment à condition que des complications graves ne surgissent pas.

De même que le but de l'Esthétique est le Beau (avec le Vrai et le Bien), de même le médecin a pour but de rétablir la beauté primitive de l'homme.

La structure du corps humain est belle, mais une infirmité ou une maladie peuvent la déparer. Le médecin rend la forme à un bras ou à une jambe cassée, il redresse les membres recourbés, greffe souvent dans ce but des nerfs et des muscles, fait disparaître des éruptions et donne à l'organisme humain l'aspect sain, ce qui est l'objet principal de l'esthétique dans la médecine.

A côté d'une harmonie extérieure des organes existe une harmonie intérieure. N'est-ce pas un mérite esthétique que notre tendance d'assurer

cette harmonie intérieure? Si Dante et les poètes mystiques ont pu s'extasier devant l'harmonie du mouvement des corps célestes, le médecin et le savant peuvent être extasiés devant l'harmonie intérieure de la vie de l'organisme, de l'harmonie qui existe entre les plus petites cellules de l'économie.

Les recherches contemporaines ont ramené toutes les manifestations de la vie à la coopération des plus petites cellules. Pour que la vie puisse exister régulièrement il est indispensable qu'elles vibrent et fonctionnent harmonieusement. Or, le médecin est le pilote de toutes ces vibrations de l'existence, c'est lui qui surveille cette harmonie d'atomes, c'est lui qui corrige ces viciations pathologiques. Il fait danser les sphères organiques selon le rythme et la musique qui leur sont dévolus par la nature.

Et l'harmonie morale ! Est-ce que le médecin qui surveille l'équilibre psychique, qui prêche l'évangile du principe : « dans un corps sain, une âme saine », qui empêche l'individu de sortir de cet équilibre sous l'influence d'une maladie, est-ce que le médecin n'est pas un sculpteur du beau ?

Le cœur du médecin se remplit de joie lorsque lui ou un de ses confrères, découvrent une vérité scientifique inconnue jusque-là, lorsqu'il constate l'efficacité d'un médicament nouveau, lorsqu'il s'arme d'un nouveau moyen pour la lutte contre cet ennemi de l'humanité qu'est la maladie. Sans aucun doute on peut nommer esthétique le sentiment dont vibre alors le cœur du médecin. Ce sentiment n'est-il pas noble, beau et bon ?

Heureux est le médecin toutes les fois qu'il voit guérir un être humain par son art. Il lui semble que c'est un oisillon qu'il a arraché des serres d'un

vautour. Et ce bonheur que ressent le médecin possède aussi un fond esthétique. Il a vu cet homme malade. Actuellement il le voit plein de vie et de santé. Il a devant lui un tableau esthétique créé par son art. Il contemple, on dirait, une statue en marbre de Carrare, éclabousée et tâchée auparavant, maintenant rendue à son état primitif de beauté et de charme.

Lorsque le médecin reçoit les preuves de la reconnaissance des malades qu'il a guéris, son œil brille de contentement. La reconnaissance du malade, la joie du médecin ne sont-ce pas encore des sentiments esthétiques dignes du pinceau d'un artiste, des rimes d'un poète?

Ruskin qui considère la joie esthétique comme un charme de la vie demande à l'art d'être non seulement agréable mais utile. Et nous, nous exigeons de l'art médical qu'il soit non seulement utile, mais agréable. Nous devons donc travailler non seulement utilement, et conformément à notre but mais aussi esthétiquement.

Triple est la valeur d'un cadeau offert d'une façon qui s'harmonise avec l'amabilité du donateur. Le plus beau joyau paraîtra amoindri s'il est enveloppé dans un chiffon. Or, certains hôpitaux et établissements publics pour les malades ont souvent un extérieur si peu esthétique qu'on croirait y voir l'inscription « Pour les malades inguérissables ».

Il est clair que cet extérieur répugnant influence le malade. Il déprime son état psychique et agit même — indirectement — sur l'état physique. D'autre part une gracieuse main de femme qui écarte les cheveux du front pâle d'un malade, peut souvent soulager mieux ses souffrances que les cachets et les gouttes.

Une garde-malade, proprement vêtue, les fleurs et les tableaux dans la salle des malades exercent une influence salutaire sur le malade.

La Beauté et l'ordre représentent des éléments esthétiques dont l'effet bienfaisant est d'une importance capitale. Sans ces éléments, les meilleurs conseils restent parfois inutiles.

Ici s'ouvre devant nous un champ, qui est presque entièrement en friche. Je pense à l'esthétique sociale. En font partie les efforts que nous faisons pour donner à l'humanité plus d'air et plus de lumière, pour fonder une quantité nécessaire de jardins et de parcs et de cette façon orienter les humains vers la nature qui est la source de la Beauté. Je me permettrais une digression. Qui, le premier, déjà en 1888, a organisé aux environs de Cracovie un vaste parc pour la jeunesse, connu universellement et cité partout comme modèle? Ce fut notre Henri Jordan, le souvenir duquel remplit tout Polonais d'orgueil. Honneur à sa mémoire!

Nous revenons à la question de l'esthétique dans les hôpitaux.

Il est plus agréable à un médecin de remplir ses devoirs dans un lieu où la laideur ressort moins. Ce qui est laid est mauvais, donc la laideur lèse le but d'un établissement hospitalier.

Il arrive que dans certains établissements, dans certaines salles de consultation, le médecin laisse échapper devant le malade des paroles irréfléchies, qui sans aucun égard, prononcent sa sentence de mort. Voici un acte, au plus haut degré, inesthétique. Actuellement nous comptons parmi les médecins, plus de savants qu'autrefois, mais n'avons-nous pas moins de médecins-artistes? A notre époque les verdicts des tribunaux même

sont soumis à certaines lois d'esthétique, ces lois donc devraient obliger encore davantage les médecins. Ne devrions-nous pas prononcer la sentence de mort pour un malade avec autant et plus d'égards qu'en ménagent les juges pour les condamnés. Nous sommes obligés de dire la vérité, mais la vérité la plus dure peut être enjolivée. L'irrévocable décision du sort peut être communiquée au malade sous une forme douce. Bref l'Esthétique ne gênera jamais le médecin dans l'accomplissement de ses devoirs, au contraire elle le secondera d'une façon utile et salutaire.

Lorsque, dans un cas de décès, le médecin est forcé d'examiner le corps, il doit le faire aussi d'une façon esthétique afin de respecter les sentiments de ceux qui sont en deuil. Et souvent ce n'est pas une tâche facile.

Pour nous résumer : si nous respections plus qu'on ne le fait jusque là le côté esthétique de notre profession, si nous penchions plus souvent nos lèvres brûlées vers la source de la beauté, nous augmenterions les moyens qui nous aident à combattre pour la science.

Mais il faut dans ce cas savoir vivre pour les malades et les souffrants, il faut ouvrir à deux battants la porte d'or qui cache les trésors de notre âme. Et sous l'influence de cette conception idéale de la profession de médecin, nous ressentirions aussi un plus grand amour pour notre profession. Notre labeur quotidien nous serait plus agréable ; nos peines nous sembleraient plus aisées à supporter ; à la joie noble consécutive à l'accomplissement de nos devoirs, nous joindrions cette sérénité d'âme, cette satisfaction enchanteresse que personne n'a su jusque là bien définir, et qui traduit le plaisir de vivre. C'est que dans

ce cas, comme le dit le grand poète polonais Krasiński : « le torrent de la beauté submerge nos âmes. »

Un médecin célèbre de Cracovie, Sébastien Petrycy, philanthrope et politicien, qui vers la fin du XVI[e] siècle avait demandé au roi Sigismond III l'abolition du servage, fut, je crois, le premier en Pologne à écrire sur la beauté et sur l'art.

Dans sa traduction polonaise de l'Ethique d'Aristote publiée en 1618 il écrivait : cette œuvre sera utile, « afin que chaque homme puisse savoir de quelle manière il doit agir pour arriver dans ce monde au plus grand bonheur et à la vraie bénédiction de Dieu ».

En paraphrasant ce texte de Petrycy, j'exprime le désir que tout médecin devienne médecin-esthète dans le sens que nous avons exposé. Dans ce cas une étoile s'allumera devant lui dont les rayons d'or lui indiqueront nettement dans les ténèbres de la vie de quelle manière il doit agir pour arriver au plus grand bonheur et à la vraie bénédiction.



Imprimerie Polyglotte A. Reiff. — Heymann, 3, rue du Four, Paris.